

Temps : peut-on vivre sans gâcher tout ce temps ?

Il se passe avec le temps quelque chose de très mystérieux. Les trains vont de plus en plus vite pour parcourir la même distance, les appareils qu'on nous vend nous épargnent du travail et sont censés nous faire gagner du temps. Et pourtant, on n'a jamais eu tant l'impression de n'avoir le temps de rien, on doit courir sans cesse.

Et si l'on fait le bilan, à la fin de sa journée, de la semaine, ou même de l'année, qu'a-t-on fait ? rien d'essentiel ou presque. Qu'est-ce qui nous fait ainsi courir, et courir en vain, avec au bout un résultat rarement satisfaisant ?

Depuis 1870, et les débuts du système capitaliste, la productivité a été multipliée par 20 : il faut 20 fois moins de temps qu'aujourd'hui pour produire un même objet. Grâce à cela, le temps de travail a été divisé par deux. Mais le temps gagné a changé de nature. Il s'est rempli de soucis multipliés par dix, et renouvelés sans cesse.

Toute l'organisation de la vie est complètement émietée. Cela a commencé au cœur de la production. Le capitalisme a voulu se passer totalement de l'ancien savoir faire professionnel des ouvriers et artisans. Il a payé ses ingénieurs pour remplacer ce travail qualifié par des machines sur lesquelles des gestes mécaniques, répétés, suffiraient. Il s'agissait d'asservir l'ouvrier en lui enlevant le bénéfice de sa qualification.

Ce travail acharné a réussi. Mais toute la société le paye, car la division du travail qui en a été le moyen principal a fini par marquer tous les aspects de la vie sociale.

L'on vit plus longtemps. Mais s'occuper de sa santé est un vrai parcours du combattant : le système de santé nous examine et nous prend en charge morceau par morceau, en pièces détachées. Et chaque pièce, œil, dent, dos, est suivie et traitée à coups de rendez-vous innombrables ; radio ici, examen là, conclusion ailleurs.

Une fois le travail divisé, émietté en gestes à bon marché, le capitalisme s'est mis à le chronométrer, pour exiger une accélération de chacun de ces gestes. Plus le capital tourne vite, plus il rap-

portera de profits dans le même temps. Et toute la population, y compris ceux qui ne sont pas employés directement comme ouvriers dans les usines au cœur du système, subit cette course folle.

Notre vie privée est hachée par mille soucis : remplir tel formulaire pour l'administration, payer les quittances, poster des lettres, répondre à tel questionnaire obligatoire, renouveler ses titres de transport. Cela n'en finit pas. Nous sommes surveillés, contrôlés, par une administration et des organismes qui nous font faire en plus une partie de leur travail. Tout devient urgent, et l'on doit mettre sur le même plan ce qui est au fond peu important avec ce qui peut être décisif pour notre avenir.

La vie dans les pays les plus riches du monde est une course en zig-zag qui fait perdre son sens à la vie elle-même. Le paysan d'autrefois avait une vie terriblement dure, mais il savait que cela était dû à la nature, à la nécessité de se soumettre à ses rigueurs. Et il pouvait au moins toucher du doigt et apprécier le fruit de son travail.

Aujourd'hui, à quelles obligations répond-on pour mener une vie de plus en plus stressée ? Uniquement à des règles inventées artificiellement et qui s'avèrent débiles et dangereuses. Des maladies apparaissent en lien avec cette désorganisation de la vie : les uns deviennent drogués du travail et hyperactifs. D'autres sont à vif, hypernerveux, irritables, agressifs. Cela peut aller jusqu'à des ulcères, des cancers ou des dépressions. Le corps dit stop.

Mais c'est à la société de s'insurger. A nous tous ensemble de mûrir une autre idée du temps et de la vie. On peut vouloir réunir au lieu de diviser, rapprocher au lieu de séparer. Donnons-nous le droit de vivre avec un sens à la vie !